



HAL
open science

Vivre à Naplouse

Véronique Bontemps

► **To cite this version:**

Véronique Bontemps. Vivre à Naplouse. Revue d'études palestiniennes, 2008, 107, pp.54-61. halshs-00548037

HAL Id: halshs-00548037

<https://shs.hal.science/halshs-00548037>

Submitted on 18 Dec 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vivre à Naplouse

Quand je rentre de Palestine, on me pose souvent la question : « Qu'est-ce que ça fait de vivre à Naplouse ? », parfois « C'est dangereux de vivre à Naplouse ? ».

Souvent le nom de Naplouse est éladé en un imprécis « là-bas », un là-bas plus loin dans l'imagination que dans la géographie, un « là-bas » autre, ailleurs, effrayant comme on le voit à la télévision : il n'y a pas si longtemps ville déserte, portes fermées, maisons écrasées, routes lacérées, hérissée de chars, aujourd'hui en proie aux luttes intestines entre Fatah et Hamas.

Est-ce dangereux de vivre à Naplouse ? En vérité, la question mérite d'être posée, même si dans la routine de la vie quotidienne (car elle existe aussi, « là-bas »), on a tendance à ne pas se poser la question du danger, pris que l'on est par une sorte de pesanteur tenace, gluante, qui appuie sur l'estomac et pour laquelle je ne trouve pas d'autre mot que « dépression », face à une réalité elle aussi quotidienne, celle de l'occupation.

Si la question mérite d'être posée, c'est qu'elle n'est pas le seul fait de personnes qui ne connaissent la « Situation » qu'à travers le prisme souvent déformé des médias. Pas plus loin qu'à Ramallah, elle revient sous une formulation différente « Tu n'as pas peur de vivre à Naplouse ? » - Variante « Comment *fais-tu* pour vivre à Naplouse ? Moi, je ne pourrais jamais... » C'est que pour les habitants de Ramallah, Naplouse, c'est déjà « là-bas » ! Les cinquante kilomètres qui séparent les deux villes se sont changés en un fossé infranchissable, créé par le bouclage sévère, et plus encore, peut-être, par cette question : « De toute façon, qu'irions-nous *faire* là-bas ? A Naplouse, il n'y a rien à *faire* ».

Pour y aller, il faut bien avoir quelque chose à *y faire*. En soi, cette visite n'apporterait qu'un peu de pesanteur en plus, un poids de plus sur l'estomac.

Question sans doute légitime, qui renvoie à mon statut d'étrangère. Les habitants de Naplouse, eux, n'ont pas le choix ; ils sont « habitués ». Moi, je n'ai pas à être « habituée ». Je n'ai aucune raison de m'habituer.

Pourtant cette question m'irrite. L'occupation écraserait-elle le quotidien de Naplouse, au point de définir entièrement ses habitants à elle seule ? Mais je suis de mauvaise foi. Elle m'irrite, parce qu'elle fait ressortir, violemment, ce qui plutôt que de dominer le quotidien en est devenu partir prenante. Quelque chose que l'on s'emploie à oublier « là-bas ». Ou plutôt, on essaye de « faire avec ».

La vie repose en général sur le présupposé que l'on va se comporter de manière relativement rationnelle d'une part, et que l'on bénéficiera d'un peu de chance, d'autre part. On part aussi du principe – parfois pas toujours rationnel – que « les autres » ne vont pas soudain se mettre à faire n'importe quoi, sans raison aucune. Par exemple, si nous roulons sur l'autoroute à 130 km /h, nous supposons (et c'est rationnel) que nous n'allons pas brusquement tourner le volant à 180 degrés ; si nous avons le sentiment constant que la moindre erreur nous sera fatale, vue la vitesse à laquelle nous roulons, nous ne prendrions jamais l'autoroute. Nous faisons constamment des choses potentiellement dangereuses, comme de traverser la rue (présupposé : nous n'allons pas nous jeter sous les roues de la voiture, et cette voiture ne va pas soudainement se jeter sur nous). Bien entendu, cela « peut arriver ». Mais munis de précautions élémentaires de prudence, nous considérons que notre vie est relativement sans danger.

Mais plantons le décor. Si vous prenez la route de Naplouse, qui grimpe vers le nord depuis Jérusalem, traversant des vallons couverts d'oliviers et de colonies israéliennes qui poussent telles de mauvais champignons, vous arrivez 60 kilomètres plus loin au checkpoint de Huwwara, qu'il faut franchir à pied pour pénétrer dans la ville. Cela prend une heure ou plus,

si vous avez la malchance de tomber sur un checkpoint volant. Une fois entré à Naplouse, bienvenue, vous êtes « enfermé ». Pour sortir, il vous faudra repasser le checkpoint, ce qui se révèle une bien moins mince affaire que d'entrer. Une des premières visions de la ville de Naplouse, quand on y entre en voiture, est celle du gouvernorat en ruines ; le ton est donné. A part cela, klaxons de voitures, intense activité, enfants se rendant à l'école, on se croirait presque dans une ville « normale ». Sauf que...

En 2002, l'armée israélienne réoccupait, totalement ou partiellement, toutes les villes palestiniennes. Le couvre-feu à Naplouse dura six mois. Depuis, Naplouse est soumise à des incursions régulières, qui sont devenues quotidiennes : les jeeps militaires israéliennes peuvent entrer dans la ville à n'importe quel moment. D'abord la nuit (ces incursions font l'objet d'un accord, dont je n'ai jamais bien compris s'il était tacite ou explicite, entre l'armée israélienne et les responsables de la police palestinienne ; à partir de 23h, les rues appartiennent à l'armée israélienne, et deviennent, *de facto*, « zone C »), puis de plus en plus souvent pendant la journée.

Maintenant, est-il dangereux de vivre à Naplouse ? Oui et non. Oui, si par exemple, on descend se promener dans la rue au moment d'une fusillade entre bandes armées, ou que l'on se glisse entre des jeeps israéliennes et des *chebab* qui leur lancent des pierres. Ou encore si, pendant une incursion nocturne au camp de réfugié avoisinant la maison, on allume toutes les lumières et on se penche par la fenêtre pour compter les jeeps¹ ; simple réflexe de curiosité, mais qui peut être fatal. Les gens ont des dizaines d'histoires à raconter sur Untel qui est mort alors qu'il étendait le linge sur sa terrasse ; ou encore parce qu'il a penché la tête par la fenêtre lors du passage de chars. Ou encore, pendant le couvre-feu de 2002, parce qu'il est monté sur le toit de la maison et a été abattu par un sniper.

Cette prudence pratique se forme sur une expérience au quotidien de ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Simple question de bon sens. La vie quotidienne à Naplouse suppose toute une série d'habitudes à prendre, de codes de conduite. Cette nouvelle routine mène à une forme d'incorporation, qui est aussi celle de ce « danger ». La manière de le réduire ou de l'éloigner est de diviser sa conduite en une série de gestes simples, qui deviendront peu à peu un habitus. Non, d'une certaine façon, il n'est pas dangereux de vivre à Naplouse, pas plus que dans n'importe quelle ville européenne ; tout dépend de l'idée que l'on se fait du danger, et de son caractère ou non rationnel ; tout dépend aussi des dispositions que l'on acquiert pour s'en prémunir. Les Palestiniens de Naplouse vivent avec des catégories de prudence fermement établies, déterminant les gestes à accomplir, catégories pourtant jamais codifiées, et constamment remaniées au gré des fluctuations de la Situation. Chaque forme nouvelle dicte des manières nouvelles d'adaptation, qui sont aussi une forme d'invention de la vie quotidienne. Elles peuvent prendre parfois l'aspect du jeu ; manière de prendre la revanche sur une condition violemment imposée.

Règle n° 1, donc : ne pas se diriger vers la fenêtre en cas d'incursion, de passage de jeeps, d'affrontements armés.

Tous les matins, il est d'usage d'allumer la radio locale, pour savoir si l'armée se trouve en ville et quels sont les quartiers qu'il vaut mieux éviter. Si par hasard on est obligé de se rendre

¹ C'est exactement ce que j'ai fait, encore très récemment, lors d'une incursion armée à 6h du matin dans le camp de réfugiés avoisinant ma maison ; les cris des soldats au haut-parleur, qui criaient « *mamnu' al tajawwul* », « interdit de circuler », me rappelaient trop précisément le long couvre-feu de 2002 rythmé d'instructions de la sorte proférées d'une voix métallique. Exemple typique de *ce qu'il ne faut pas faire*, et encore comment une mauvaise appréciation de la situation peut amener à des collisions d'idées qui font perdre les repères pratiques et oublier momentanément les règles simples : « ne pas se pencher par la fenêtre en cas d'incursion armée ». Cependant, j'essaie de montrer plus loin que dans certains cas extrêmes, comme le couvre-feu de 2002, ces règles perdent de leur vigueur.

dans ces endroits, il faut éviter d'y aller à pied ; le mieux est de prendre un taxi qui, le moment venu, contournera l'endroit où ça chauffe. La vue des jeeps militaires, qui autrefois effrayait, est presque entrée dans le domaine des choses « habituelles ». Les incursions, en général très localisées, bloquent deux ou trois rues, déterminant un périmètre où les soldats effectuent leurs opérations : ils entrent dans les maisons, font sortir les gens, à la recherche d'un « *matlûb*² » (*wanted*). La cible est souvent la vieille ville, ou l'un des camps de réfugiés (l'armée pénètre quasiment toutes les nuits à Balata, à l'entrée Est de la ville, et plus récemment au camp d'al 'Ain, à l'intérieur de la ville). Le taxi effectue alors un détour de manière à contourner la zone en question. Comme les autres taxis, d'ailleurs, ce qui crée inévitablement un embouteillage dans la route de déviation. Il m'est arrivé une fois qu'un chauffeur de taxi cherche à faire le malin, et à passer par la place centrale, à côté des jeeps en pleine opération. « Tu as peur ? » me demanda-t-il goguenard quand je le priai d'emprunter la déviation comme tout le monde. Il s'agit alors de rappeler les règles élémentaires de prudence. Il m'est toujours apparu sain d'avoir peur des incursions armées, ce qui évite de faire n'importe quoi ; une peur raisonnée est bonne conseillère. C'est ainsi que fonctionnent la plupart des gens à Naplouse. La peur raisonnée est entrée dans leur mode de vie.

Règle n° 2, donc : écouter la radio le matin avant de descendre dans la rue. Variante : regarder la télévision locale. Tous les membres de l'équipe palestinienne de Médecins du Monde ont ri pendant plusieurs jours à l'histoire d'un collègue qui se rendant benoîtement au travail à pied le matin, s'est retrouvé nez à nez avec un char. Cette efficacité de la presse locale à localiser les moindres déplacements de l'armée, de sorte que chacun puisse être au courant, heure par heure, des endroits où ne pas aller et de la situation au checkpoint a irrité les Israéliens à tel point qu'une nuit, ils ont détruit presque toutes les télévisions locales, qui n'ont pas été bien longues à renaître de leurs cendres.

Quand il y a un « martyr », c'est-à-dire qu'un Palestinien (recherché ou non) a été tué dans un affrontement avec l'armée, la radio diffuse des chants coraniques ; quand il y a une incursion armée en ville, elle diffuse souvent des chants patriotiques. Lors des derniers affrontements entre Hamas et Fatah, qui touchèrent également Naplouse, elle diffusa pendant toute une semaine des chants folkloriques... comme si cette violence-*là* la laissait sans voix.

L'oreille, elle aussi, s'éduque ; on apprend vite à reconnaître les bruits « dangereux » de ceux qui ne le sont pas – ou moins. Boutade fréquente : « Nous sommes une culture du tir : quand on est malheureux, on tire, quand on est heureux, on tire aussi » ; et bon nombre de pester contre cette habitude « arriérée », partagée par de nombreux peuples du monde arabe, de lancer en l'air des salves de tirs à chaque occasion heureuse : résultats du baccalauréat, mariage... ou encore en signe de protestation, lors de commémorations ou manifestations : anniversaire de l'Intifada, jour des prisonniers... C'est moins le danger du reste qui est mis en cause que le prix des balles, à une époque où le blocus sur le salaire des fonctionnaires crée une crise économique d'importance.

Les manifestants se réunissent sur la place centrale, qui résonne alors d'effrayantes pétarades. Il faut savoir distinguer entre ces tirs « gentils » - quoique stupides, de l'avis de beaucoup- et les tirs « dangereux », ceux qui proviennent de règlements de compte entre bandes ou encore d'une incursion armée. Il n'est souvent pas difficile de reconnaître une kalachnikov palestinienne d'une arme lourde israélienne.

Règle n°3 : en cas de danger non identifié, surtout ne pas bouger. (Sauf évidemment si on est dans la rue, auquel cas il est recommandé de rejoindre l'endroit abrité le plus proche). Là encore question de bon sens. Et quand on n'est pas sûr de la situation en ville, eh bien tout

² On appelle *matlûb* (pluriel *matlûbîn*) ceux qui sont recherchés par l'armée israélienne.

simplement, rester chez soi. On en est quitte pour un peu d'ennui, mais on est, *a priori*, en sécurité.

Ce sentiment de sécurité, bien sûr, vient du présupposé que les Israéliens ne vont pas *a priori* détruire notre maison. La possibilité n'est pas totalement à exclure, mais les bombardements à Naplouse ne se font pas – encore - de manière totalement indifférenciée. Est-il besoin de préciser que les règles (implicites) de ce *modus vivendi* ne valent que si on ne vous en veut pas, à vous en particulier ? La grammaire de vivre d'un *matlûb* (*wanted*), il va de soi, est totalement différente ; reste que peu de Palestiniens peuvent se dire totalement à l'abri d'un emprisonnement « administratif », qui en vertu des « raisons de sécurité », est justifié par son arbitraire même. Aucun chef d'accusation n'est requis et on peut rester en prison pendant de longs mois sans passer en jugement. Quant aux recherches de *matlûbîn*, elles ne se font pas dans la douceur. L'armée israélienne a pris nouvellement l'habitude d'interroger les femmes et les enfants, afin de repérer les personnes recherchées. De façon générale, il est « plus dangereux » d'habiter les zones fréquemment envahies par l'armée ; la vieille ville et les camps de réfugiés. Les règles élémentaires de prudence se trouvent alors remises en question par la simple impossibilité de les appliquer.

Ces règles implicites sont ainsi suivies par la majeure partie de la population ; l'armée israélienne, de fait, a cessé d'imposer un couvre-feu lors de ses incursions ou rondes dans la ville ; « on se met le couvre-feu tout seul ». Devant ces rues vides qui, à l'approche de la nuit, attendent d'être parcourues par le vrombissement des 4/4, on a le cœur serré. On a l'impression que la ville entière courbe l'échine, fait le gros dos, et attend que cela se passe. Dès les voitures passées, les portes se rouvriront.

On apprend pourtant, aussi, à ruser avec ces règles et à les adapter aux circonstances. C'est ainsi que naît la notion de « degré de danger ». On ne peut pas toujours savoir exactement où se trouvent les jeeps, alors il faut bien « tenter le coup » si l'on a une course à faire à l'autre bout de la ville. (Cependant, toujours y aller en voiture !) On pourra toujours se rabattre sur une rue adjacente en cas de mauvaise rencontre. Parfois cela devient même un jeu : on ne peut pas se rendre dans la vieille ville, mais on peut quand même si... dans des circonstances vraiment extrêmes, les règles ne tiennent plus vraiment.

Lors du couvre-feu de 2002, qui ne laissait aux habitants que quelques heures de sortie par semaine, la situation est devenue tout bonnement *insupportable*. Petit à petit, malgré l'interdiction et le « danger » les gens ont commencé à sortir³. Chaque visite rendue, chaque événement organisé pour sortir de l'enfermement et son ennui (nous avons une fois confectionné une *knaffeh*⁴ sur la terrasse de la maison, regardant, au loin, les chars patrouiller autour de la vieille ville) devenait un pied de nez à l'occupation. Je me souviens avoir parcouru les avenues désertes de Naplouse, prête à me cacher derrière une poubelle en cas d'irruption d'un char, pour rendre visite à une amie à l'autre bout de la ville (j'avais appris à cette occasion qu'un char est somme toute moins dangereux qu'un soldat à pied ; à l'intérieur de sa carcasse d'acier, le soldat se sent *a priori* protégé et n'aura pas le réflexe de tirer d'abord ; le soldat à pied, lui, mieux vaut ne pas le surprendre en apparaissant subitement devant lui... toute connaissance pratique qui s'apprend, effectivement, « sur le tas »). Était-ce « dangereux » ? Encore une fois, oui et non. De toute façon, tout le monde faisait pareil, et le répertoire des possibilités d'action, ce qui paraissait du domaine du possible et de l'impossible était complètement bouleversé.

³ J'ai décrit cette situation dans « Il fait couvre-feu », Revue d'Etudes Palestiniennes etc.

⁴ La *knaffeh* est une pâtisserie faite de fromage et de cheveux d'anges, nappée de sirop de sucre, qui est la spécialité de la ville de Naplouse.

Ainsi, danger, peur non : on les refoule la plupart du temps. Non, on ne craint pas tous les jours pour sa vie, c'est même plutôt rare (question d'habitude : si les salves de tirs pendant la nuit vous empêchent toujours de dormir, vous apprenez à ce qu'elles ne vous fassent plus « peur »).

En revanche, pesanteur, tracas, tension nerveuse, oui. Une tension qu'on incorpore elle aussi, tellement, qu'on en vient à s'étonner de fondre en larmes en croisant une jeep sur son chemin vers le travail (où on vous fera la réflexion « eh bien, tu devrais t'être habituée depuis le temps ! ») ; tension qui se mue en irritabilité, en accablants soudains face à des choses simples à accomplir. La vie quotidienne demande une énergie décourageante. On ruse avec soi-même pour se confectionner une carapace.

Il y a tout d'abord l'environnement sonore, tous ces bruits que j'avais appris à qualifier de l'euphémisme de « bruits urbains », afin d'éviter de me demander à tout bout de champ ce que pouvait être cette explosion, ou ce vrombissement au loin. Gêne constante que ces bruits d'avion qui volent bas (mais où sont-ils donc, ces avions qui volent bas, que l'on entend tout le temps mais ne voit jamais ?). On finit par l'avoir tellement dans la tête que le silence effraie s'il vient à tomber brusquement (les Palestiniens, par une certaine malice, sont friands de bruits d'explosions : quand ce ne sont pas des tirs, ce seront certainement des pétards ou des feux d'artifice de mauvaise qualité qui vous feront sursauter... mais non, voilà un petit moment déjà que vous ne sursautez plus...)

Et puis, il y a l'enfermement. Celui qui vaut à Naplouse son éloquent surnom « la grande prison ». Naplouse est une petite ville, nichée entre ses deux montagnes ; elle peut vite devenir étouffante. Depuis les persécutions israéliennes et l'Intifada, il y a peu ou pas d'endroits où sortir ; on peut avoir envie de faire un petit tour ailleurs, changer d'air, quoi. Cela peut être aussi tout simplement pour les étudiants à l'université, rentrer chez eux dans leur village. Mais pour cela, il faut passer le checkpoint. Armature en métal, couloirs balisés de tourniquets bloquants, et vous voilà parti à attendre une, deux, trois heures, parfois sous un soleil de plomb, parfois sous une pluie battante, le contrôle d'un soldat qui fermera, si bon lui semble, le tourniquet devant vous, définitivement.

Vous savez cela. Alors souvent, vous ne sortez pas.

Vous ne sortez pas. Certains habitants de Naplouse ne sont pas sortis de la ville depuis 6 ans, date du début de la deuxième Intifada et de la fermeture des checkpoints qui entourent la ville.

Des checkpoints ou une logique de l'arbitraire

Les barrages et points de contrôle mis en place par l'armée israélienne d'occupation sont tristement célèbres ; si je me permets un petit excursus sur ces fameux checkpoints, c'est que leur fonctionnement est sans doute moins bien connu, ainsi que les effets qu'ils imposent sur la population palestinienne, en termes de contraintes spatiales, psychologiques et administratives. Une des raisons en est sans doute leur réalité toujours changeante, leur aspect multiforme, et l'apparente absence de logique qui régit leur ouverture et fermeture. C'est cependant bien une logique, mais une *logique de l'arbitraire*, qui prévaut à la politique des checkpoints.

L'objectif recherché par l'armée d'occupation est de morceler toujours plus le territoire et d'enfermer les Palestiniens dans des zones en empêchant la circulation. Toutes les villes de Cisjordanie, ainsi, sont fermées par des checkpoints, qui depuis 2004 régulent la sortie des villes. On peut entrer dans Naplouse sans avoir à fournir de document, en revanche, pour en sortir il faut montrer ses papiers d'identité. D'autres checkpoints fixes sont placés sur les routes, en particulier le checkpoint de Za'atara qui ferme la région du Nord de la Cisjordanie. Le document qui détermine le passage d'un Palestinien à un point de contrôle est sa carte d'identité (*hawiyya*), délivrée par les Autorités d'occupation israéliennes et maintenant agréementée d'un tampon de l'Autorité palestinienne. Sur ce document figure un numéro

d'identification, ainsi que l'origine du détenteur de la carte. On possède ainsi une *hawiyya* Naplouse, Ramallah, Huwwara, 'Awarta, Qabalân... Cette mention de l'origine est un élément véritablement déterminant, car c'est celui qui va définir *qui* pourra passer ou pas un checkpoint.

Depuis fin 2005 environ, les contrôles sont devenus très stricts. Régulièrement, les checkpoints sont fermés pour les jeunes de moins de 30 ans, selon l'origine de la carte. Tout jeune homme de moins de 30 ans possédant une *hawiyya* Naplouse sera assigné à résidence ; ne peuvent passer que les porteurs d'une *hawiyya* d'un village derrière le checkpoint.

C'est donc au gré des *hawiyyat*-s, et en fonction de l'âge que l'on a, ou pas, le droit de se déplacer. Mais ces critères sont eux-mêmes variables, dépendant du moment et du checkpoint. Par exemple, un jour donné, aucune personne possédant une *hawiyya* du Nord de la Cisjordanie (comprendre : après le checkpoint de Za'atara, *hawiyya* de Naplouse, Jénine, Tulkarem, Qalqilya et les villages environnant) ne pourra franchir le checkpoint de Za'atara pour se rendre dans la région du Sud⁵. Parfois, la mesure d'interdiction concerne seulement les *hawiyyat*-s Naplouse. Parfois, l'interdiction est étendue aux jeunes de moins de 35 ans ; parfois cela concerne aussi les filles, parfois non.

L'information circule de bouche à oreille : ceux qui ont dû rebrousser chemin en informent les autres. C'est sur la base de ces informations glanées à droite et à gauche que l'on décide ou non de prendre la route. On s'informe donc de « l'état des routes » ; d'où la sempiternelle question « Comment est la route pour Ramallah ? ». Il y a la route officielle, tracée sur la carte, imposée du dessus par l'administration israélienne, bardée de contrôles et morcelée en diverses épreuves à passer (attester de son « innocence »), et la route invisible, effet des multiples contournements, essais et erreurs, des Palestiniens pour contourner les obstacles. Ainsi, un checkpoint fermé se contourne. Il y a différentes manières de contourner le checkpoint, à pied, en voiture, selon les différents types de routes. Les voyageurs palestiniens dessinent des nouvelles cartes possibles, où le chemin ne se mesure plus en nombre de kilomètres, mais en heures, heures d'attente et nombre de checkpoints. Ces cartes ressemblent à de vastes chemins à tangentes, selon les différents cas, refermant les branches de l'alternative.

1^{er} cas : contournement simple du checkpoint. Le checkpoint étant fermé pour une catégorie de population, le taxi emprunte une route de contournement, afin de revenir sur la route principale derrière le checkpoint. Souvent, ils arrivent à portée de vue des soldats. Parfois, des soldats disent aux chauffeurs de taxis : « non, le checkpoint est fermé, fais le tour ». La fermeture du checkpoint dépend aussi beaucoup du bon vouloir du soldat. Tout ce que l'on peut prévoir, c'est donc des tendances lourdes selon les heures de la journée. La radio locale à Naplouse donne régulièrement des informations sur « la situation au checkpoint »

2^e cas : la voiture ne peut simplement contourner car il y a un autre checkpoint sur la route de contournement ; elle doit donc couper à travers champ.

3^e cas : les routes de traverse ne sont pas praticables pour les voitures (certains obstacles sont des trous creusés dans le sol, pour empêcher les voitures de circuler) ; les passagers descendent de voitures, coupent à travers champs, et le taxi les récupère après avoir passé le

⁵Par exemple, à Ramallah, ce qui, quand on mesure le nombre de déplacements pendulaires vers Ramallah, rend la situation proprement absurde, et conduit à contourner le checkpoint, voir *infra*

checkpoint vide. Il fait demi-tour et reprend la route, en espérant que le soldat ait le dos tourné⁶.

Certains ne peuvent se déplacer par peur de se faire attraper au checkpoint, se pensant (parfois à juste titre) recherchés, ou encore ayant « un dossier de sécurité » (*amniyyât*). Il peut les poursuivre toute leur vie : qu'ils aient été en prison à 18 ans pour avoir lancé une pierre sur une jeep⁷, ou que leur frère ait été en prison, ou encore leur fils. La sortie même de la ville de Naplouse, quand elle est possible, est extrêmement pénible à cause de la longueur de l'attente au checkpoint de Huwwara ; on attend debout, compressé dans la foule, parfois plusieurs heures. Tous les hommes de moins de 50 ans sont fouillés, doivent lever leur chemise et soulever les jambes de leur pantalon pour montrer qu'ils n'ont pas d'explosifs sur eux, et s'ils disent un mot plus haut que l'autre, sont expédiés dans une cage de 3m sur 4, où ils attendent le bon vouloir des soldats, parfois molestés ou frappés.

L'assignement à résidence et les interdictions de se déplacer se font en fonction de *l'origine géographique*. Vous êtes punis parce que vous êtes de Naplouse. Voilà qui accentue encore un peu plus le sentiment de relégation des habitants de cette ville, qui se rajoute au blocus économique continu.

Dans ces conditions, il est extrêmement décourageant de, ne serait-ce que songer, à sortir de la ville quand on n'a rien de vital à faire à l'extérieur (Ne parlons même pas de « se changer les idées », ou « prendre l'air », comme on dit en arabe). Alors, n'est-ce pas, vous ne sortez pas. Quand le checkpoint est fermé, pendant un mois ou parfois plus, à tous les jeunes de moins de 30 ans, ces jeunes ne sortent pas. Comme ils ne travaillent pas, ils tournent en rond sur la place centrale et la vieille ville, se regardent du coin de l'œil et mijotent quelque mauvais coup. C'est d'ailleurs bien l'effet recherché par l'occupation israélienne : non seulement éviter les déplacements sur les routes, mais créer à l'intérieur des villes des sentiments d'étouffement et d'enfermement qui suscitent de graves tensions internes, ou mènent, à terme, devant le sous-emploi et l'impossibilité de se déplacer, à des émigrations de plus en plus nombreuses. Pendant la semaine qu'ont duré les affrontements Hamas-Fatah, l'armée israélienne s'est bien gardée d'entrer à Naplouse, pour ne pas, ironiquement, « jeter d'huile sur le feu ». Sapant, de par ses incursions quotidiennes, nocturnes puis également diurnes, toute autorité à la police palestinienne, elle a pourtant grandement contribué au réarmement de petits groupes de jeunes, exhibant avec fierté leur kalachnikov en bandoulière. Mais, ils sont souvent plus crâneurs que réellement prêts à en découdre. S'ils vous lancent une réflexion sur votre passage (tiens donc, une étrangère dans la vieille ville, mais qu'est-ce qu'elle cherche...) et que vous faites la réponse appropriée, cela se finira sans doute en éclat de rire...

A Naplouse, le normal à les allures de l'inhabituel. Quand rien ne se passe, quand aucune incursion n'est à l'horizon, on s'interroge : n'est-ce pas le calme avant la tempête ? Rassurons-nous : les incursions nocturnes continuent. Malgré la politique de fermeté menée récemment par l'Autorité palestinienne, traquant sans merci voitures volées, marchands ambulants et jeunes désœuvrés en arme, elles se font à peine plus discrètes.

⁶ On ne peut malgré tout jamais être sûr à 100 % d'arriver car on est toujours à la merci d'un checkpoint volant qui fleurit sur la route.

⁷ O. du camp de réfugiés de Balata, professeur de français, passa ainsi un an en prison, pour une pierre qu'il dit n'avoir pas lancée. « Eh bien, j'aurais mieux fait de la lancer, cette pierre ! » conclut-il en riant.

Et puis un matin, vers 5h du matin, une grande explosion. Vers 7h, des jeeps circulent, avec leurs haut-parleurs qui grésillent « *mamnu' al tajawul !* », « interdiction de circuler ! ». C'est la période des examens pour les enfants des écoles. Ils iront tout de même passer leurs épreuves, empruntant des routes de déviation pour contourner le danger, puis rentreront chez eux. Près de la place centrale, le Daouar, des pneus brûlent. Une incursion en bonne et due forme.

Il est 17h, la nuit tombe. La journée s'est déroulée dans une lente monotonie : on sait que l'armée encercle la vieille ville, plusieurs hôpitaux. Qui recherche-t-elle ? Rien n'est moins clair. On dit qu'ils veulent prévenir un attentat ou une opération armée. Qui sait ? Jusqu'à maintenant, une vingtaine de blessés, certains gravement, à la tête. Des jeunes, des journalistes, des ambulanciers. La présence des jeeps empêche d'effectuer les soins nécessaires.

Dans les régions non envahies, sur la montagne du Nord, notamment, les voitures se pressent, créant des embouteillages. C'est que la vie continue, malgré tout. Il faut faire des courses ; on ne sait pas combien de temps durera l'incursion ; on ne sait pas si elle s'aggravera. On se console en faisant à manger ; on distrait son ennui en regardant les pneus brûler. On en profite pour dormir, se réjouissant presque de ce repos forcé, car si demain l'armée s'en va, il faudra de nouveau se lever tôt le matin pour braver tous les petits obstacles du quotidien.